

# VENERIE

la chasse aux chiens courants





*Le Bourbonnais fut jadis le paradis des veneurs de chevreuils. Avec ses magnifiques forêts domaniales remarquablement aménagées, ses vastes propriétés privées parsemées de boqueteaux et d'étangs, c'était un territoire de rêve.*

*Hélas ! En vingt ans, ce territoire, telle une peau de chagrin, s'est considérablement rétréci. Et aujourd'hui, seule la forêt de Tronçais peut permettre à un équipage de chasser correctement, c'est-à-dire sans que le jeu soit faussé.*

# le rallye les amognes...

EN BOURBONNAIS

par bernard pignot



Un équipage de chevreuils se met en curée en septembre et octobre. Or, il n'est plus question, de nos jours, en Bourbonnais, de sortir une meute en début de saison. L'aspect du pays a beaucoup changé.

La presque totalité des terres est louée à des sociétés de chasse à tir. Les troupeaux de charolais, plus nombreux et plus sauvages qu'autrefois, restent maintenant dans les prairies une grande partie de l'hiver. Les élevages de moutons de plein air se sont multipliés et les grillages ont remplacé les haies. Les propriétés se sont morcelées.

Enfin, une circulation automobile intense rend dangereux des terri-

toires autrefois fameux, comme ceux de Beaulon et de Jaligny.

Il faut attendre janvier et février pour faire quelques chasses en boqueteaux, qui rappellent celles de jadis.

Mais où découpler en attendant ? Certainement pas dans le Nivernais voisin où, à toutes ces difficultés, s'en ajoute une autre, typiquement nivernaise : le briquet. Les Nivernais ont la passion du chien courant. Chacun a son Miraut et son jour de chasse. Cette coutume a peut-être un côté sympathique. Mais elle rend pratiquement impossible toute chasse à courre du chevreuil avant la fermeture générale.





La maîtresse d'équipage.

Si l'animal, par miracle, échappe au fusil, la chasse se terminera par un défaut insoluble avec une meute grossie d'éléments de bonne volonté mais disparates. Les animaux d'ailleurs sont rares et vivent, à longueur d'année, avec un chien aux trousses. Ils ont acquis une grande expérience et des jarrets à toute épreuve.

Telles sont les raisons qui m'ont incité à louer Tronçais au départ de Pierre Bocquillon. L'Office national des forêts a bien voulu réserver, dans cette splendide forêt, un lot d'environ cinq mille hectares à la vénerie du chevreuil.

Le Rallye Les Amognes a donc enfin un territoire, en début de saison, pour la première fois dans son histoire. Une histoire qui a commencé il y aura bientôt vingt ans.

Les veneurs de ma génération en Bourbonnais ont tous été marqués par l'Équipage Beauchamp qui, en beauté et qualité, approchait de la perfection, comme ceux de la génération précédente l'avaient été par le célèbre Equipage des Gouttes de M. René Clayeux.

Or, le Rallye Chapeau venait régulièrement, en fin de saison, découpler trois ou quatre fois en forêt de Fours. Le maître d'équipage appréciait beaucoup les chevreuils de Briffaut qui tenaient souvent quatre ou cinq heures devant sa meute de quarante blancs et noirs parfaitement en curée.

Les animaux étaient rares et, pour gagner du temps, l'ancien piqueux

Bournatot venait faire le bois. Il couchait le soir à la maison et mon père l'emmenait le lendemain matin de bonne heure en forêt. Bournatot, en dehors de ses qualités de valet de limier, était un conteur intarissable. C'est avec lui que j'ai pris mes premiers chevreuils dans la vieille cuisine du sous-sol de Ponay. Plus tard, il m'apprit à faire le bois. La guerre devait détruire ce bel équipage à qui je dois ma passion de la vénerie. C'est dire que je lui dois beaucoup. Aussi, le Rallye Les Amognes ne manquait-il jamais, à la curée, de sonner la *Beauchamp*.

Mais, monter un équipage demande des sacrifices que l'on peut difficilement imposer à une épouse. J'eus la chance, dans ce domaine, d'épouser une femme encore plus passionnée que moi.

J'avais pu en juger, au cours d'une chasse à tir au chevreuil avec les briquets de son père. A chaque tentative de ma part d'amorcer une conversation agréable, elle me faisait taire d'autorité, l'oreille tendue en direction des chiens. Je compris vite que si je voulais me faire entendre et avoir quelques chances de l'épouser, il me fallait d'abord tuer le chevreuil pour casser la chasse. Ce que je fis, heureusement aidé par un hasard complice. C'était mon premier chevreuil. Ce fut le dernier que je tuai au fusil. Que saint Hubert me pardonne !

En 1955, à la suite de la disparition des sangliers, nous décidons de nous séparer de nos vieux griffons et de chasser à courre le chevreuil dans les forêts des Amognes et de Briffaut. Nous en gardons seulement cinq, à poils durs, qui avaient beaucoup de sang de l'origine Beauchamp de l'ancien équipage de chevreuil. Nous leur adjoignons cinq vieux chiens provenant des équipages Bodard et Rouge et dix jeunes chiens, tous issus d'une très jolie poitevine de l'équipage Loubet et d'un chien de l'origine Guyot.

Nous étions bien mal montés pour affronter un tel animal dans des forêts aussi difficiles. Mais nous avions la foi qui déplace les montagnes. Et, surtout, nous étions tenaces. La nuit seule nous chassait hors des bois. Deux amis fidèles, Pierre Cochet et Xavier Pascal, venaient souvent nous aider et

nous soutenir le moral au cours des nombreuses retraites manquées.

Par contre, nos jeunes chiens, qui étaient particulièrement insupportables, forcèrent très correctement, au cours de leur première sortie, deux vaches bretonnes égarées dans les bois de La Machine et, une autre fois, en débûcher, un porcelet qui ne dut son salut qu'à un caniveau dans lequel il se terrait comme un renard.

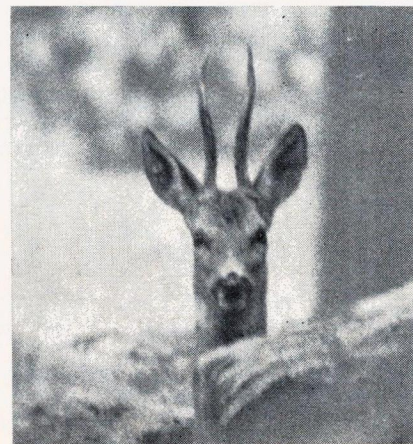
Enfin, le 5 mars 1956, nous prenons, à Briffaut, dans la plaine de Gillette, une belle chèvre que nous avions malmenée la chasse précédente. Quelle joie ! Trois autres chevreuils furent pris au cours du mois, dont un grand brocard, au bat-l'eau dans l'Étang-aux-Loups.

Nous devons ces premiers succès, en grande partie, à notre vieux garde Chassin, qui tenait notre modeste meute en parfaite condition.

Chassin avait passé toute sa vie au service de mon beau-père. C'était un personnage pittoresque, plein d'esprit, toujours gai et très dévoué à ses maîtres. Il fut pour nous un véritable ami.

Lorsque, fatigué, il prit sa retraite, il continua, tous les soirs, à venir voir ses chiens. Il était plus souvent au chenil qu'à la maison. Comme je lui en faisais la remarque, un jour, pour le taquiner, en lui disant qu'il aimait mieux ses chiens que sa femme, il me répondit, en riant : « Ah ! Monsieur, c'est qu'à l'heure qu'il est, ils me donnent ben plus de satisfactions. »

Et il ajouta : « D'ailleurs, les femmes ont jamais valu la chasse





et, avec elles, j'ai toujours vécu dans la crainte. Quand j'étais jeune, j'avais peur qu'elles m'y refusent, et maintenant que me v'la vieux, j'ai peur qu'elles m'y demandent. »

En 1957, je fis la connaissance, au concours de Charolles, de M. Hubert Devaulx de Chambord, qui nous fit inviter par le comte Raymond de Montlaur dans sa magnifique forêt de Jaligny. Comment nos chiens, qui n'avaient pas beaucoup l'expérience du change, allaient-ils se comporter en Bourbonnais, dans cette forêt qui était alors une véritable bergerie ?

A la première sortie, ils s'en donnèrent à cœur joie, chassant gaiement tous les animaux. Au soir de la seconde chasse, beaucoup de chiens, dégoûtés, revinrent aux chevaux. C'était le commencement de la sagesse. Nous avions néanmoins sonné *la Rosalie*. Et après avoir chargé les chiens dans le camion, je m'apprêtais à rallier le château de Jaligny où Mme de Moutlaur, très gentiment, offrait toujours, à l'occasion des chasses, un goûter réparateur, très apprécié de ses nombreux invités. Lorsque le baron de Vazelhes vint me dire qu'il venait de voir, sur la route de Moulins, un chevreuil très fatigué. Au grand désespoir de Chassin, je remis tous les chiens à la voie à la tombée de la nuit. Ils relancent aussitôt le chevreuil et le prennent à la Pierre-qui-Danse cinq minutes après. Notre retour dans les salons de Jaligny, où nous avait précédé le baron de Vazelhes, fut triomphal. La curée, qui rappelait tant de bons souvenirs, fut très réussie, malgré un temps d'inquiétude au moment des honneurs. Chassin, dans son émotion, avait en effet perdu la patte au fond de ses nombreuses poches dont il tirait, à la lumière des phares, les objets les plus invraisemblables.

Cet hallali nous fit vraiment plaisir. Nous devons prendre, par la suite, vingt-six chevreuils à Jaligny ou aux Fougis où nous étions reçus également avec beaucoup de gentillesse par M. et Mme Antoine Clayeux.

Ces forêts étaient parfaites pour mettre les chiens dans le change.

Je compris là que des chiens de bonne origine maintiennent leur

animal beaucoup plus souvent qu'on ne le pense généralement, si on prend la précaution, dans un défaut, de ne pas intervenir trop tôt pour ne pas rompre le fil conducteur de leur instinct.

Un de nos griffons, Figaro, devait se révéler au cours de ses premières chasses en Bourbonnais. Figaro avait toutes les qualités. Très criant, perçant dans le change, très entreprenant, il simplifiait beaucoup le travail du maître d'équipage. Quel merveilleux chien !

M. Hubert Devaulx de Chambord devint bouton de l'équipage et toute sa vie lui resta fidèle. Nous lui rendions bien son affection. Très original, mais avec beaucoup



d'allure, c'était une figure du Bourbonnais. Son nom éveille de bien bons souvenirs.

Il était venu, un jour, à cheval de Chambord, accompagné de son fils Yves également bouton de l'équipage, suivre une de nos chasses en forêt de la Feuillasse.

Après avoir foulé deux heures sans rien trouver, les chiens, énervés, lancent un vieux matou qu'ils étrangent proprement dans une haie. Du haut de sa jument alezane, M. Devaulx de Chambord contemplait la scène d'un œil réprobateur. Peu de temps après, comme nous contournions un étang en pêche, Hurlevent, son chien favori, se précipite dans la vase, saisit une carpe dans sa gueule et se sauve

au bois, suivi de toute la meute. M. Devaulx de Chambord, écœuré, nous salua et rentra à Chambord.

A peine nous avait-il quittés que les chiens attaquent enfin une chèvre et la prennent correctement en une heure. Je lui téléphonai le soir pour lui annoncer ce troisième hallali. Et j'entends encore sa voix ironique me répondre : « Mon cher Bernard, un chat, une carpe, je ne pouvais quand même pas supposer que vous prendriez, en plus, un chevreuil. »

En 1968, l'équipage, qui n'a plus de territoire de base, s'enrichit de nouveaux boutons et loue la forêt domaniale de Bagnolet. La première saison fut décevante. Il faut arrêter deux chasses sur trois.

Après avoir fait, avec mon ami Louis Bardin, chargé des relations extérieures, une cinquantaine de visites, bu une quantité respectable de « vin de vigne », posé des kilomètres de banderolles, nous avons pu, au cours des saisons suivantes, prendre les chevreuils de Bagnolet.

La location de Tronçais nous a donné, cette année, la possibilité de découpler en début de saison et de prendre ainsi quelques animaux avant le 15 octobre.

A partir du 1<sup>er</sup> janvier, l'équipage fait plusieurs chasses agréables dans les boqueteaux bourbonnais, grâce aux invitations d'amis généreux et passionnés : aux Bordes, chez le comte Armand de Montlivault ; à Paray-le-Frésil, chez nos



## **l'équipage est en deuil**

Olivier de BOISSET vient de nous quitter brusquement. Charmant compagnon, ami fidèle, il débordait de joie lorsqu'il pouvait échapper à ses occupations et venir nous aider malgré la distance.

L'Equipage redit à Jacqueline et à ses enfants combien il partage leur peine immense.

Que l'amitié chaleureuse que nous leur portons les aide à traverser l'épreuve et à trouver la force de vivre.

amis Jean Charrier, Henri de Monsepey, Claude de Tracy, et, enfin, à Contresol, chez notre ami Henri de Villette.

L'équipage découple aussi, quelquefois, à La Boulaye, en Saône-et-Loire, chez M. Marc Lavirotte, sur un territoire montagnoux et difficile, mais dans une ambiance très sympathique.

Il se compose, actuellement, de quarante-cinq chiens anglo-français tricolores et blancs et noirs.

La tenue est verte, parements et gilet gris, sans galons de vénerie. Il est servi par le maître et la maîtresse d'équipage, aidés du piqueux Daguet.

B. P. ■

## **DEUX CHASSES RÉCENTES**

**tronçais, le 21 septembre 1974**

*Rendez-vous au Rond de Beauregard*

Attaqué à midi sur deux animaux vus par corps sur la route de Beauregard. La chasse tourne un moment dans Beauregard et le Pendu. Puis un beau brocard saute la route de Cérilly, chassé par tous les chiens. Il fait le tour du Rond Gardien et entre dans la zone de silence par les Fonds de Verne.

Les chiens sont gênés par les grands animaux et l'animal prend de l'avance. Maintenu, il traverse la Lande des Chevaux, la Font de Verniole, saute la route de Lurcy et rentre dans Beauregard où il trouve le change.

Relancé, il passe au Rond de Soullisse, le Cercueil, ressaute la route de Lurcy, près du Rond Bernard, et contourne l'enclave de Bougimont, en direction du Rond du Bois Clair. Il saute la route forestière d'Isle et traverse la Corne de Valigny. Les chiens crient beaucoup et l'animal, très bousculé, prend la route goudronnée de Valigny sur une longue distance. Gêné par des promeneurs, il rentre au bois, butte à la route forestière de Valigny, revient au goudron et débûche sous le nez des chiens en direction de l'Étang de Goule. Un troupeau de bovins lui permet de reprendre un peu d'avance et de mettre les chiens en défaut sur un chemin de terre. Volcelest à l'entrée d'un pré. Les chiens reprennent la voie.

L'animal saute la route de Valigny à Lurcy et, rejoint par les chiens, traverse les jardins de Valigny. Il bouscule l'épagneul breton d'un chasseur à tir et se rase devant nous au milieu d'un pré.

Les chiens sont empêtrés dans les grillages. Enfin, deux chiens arrivent sur le chevreuil qui se relève et le portent bas quelques centaines de mètres plus loin, près du mur du cimetière.

Les honneurs à M. Michel Delaunoy.

**tronçais, le mardi 8 octobre**

*Rendez-vous au Rond de la Peloterie*

Attaqué à 12 h 30 dans les Fonds de Verne un grand brocard. La voie est bonne et les chiens volent. L'animal traverse le Trésor, passe au Rond des Thiers, traverse les taillis de Pont-Charraud et débûche. Relancé au bord de la route d'Ainay-le-Château, il ruse dans les maïs de Pont-Charraud, traverse l'étang, un troupeau de bovins et rentre en forêt. Relancé à nouveau en bordure de forêt, il est porté bas par les chiens après deux heures et demie de chasse.

Les honneurs à M. Gérard Vigand.



## **note d'humeur**

Les exploits des équipages de chevreuils d'autrefois en Bourbonnais ne peuvent être renouvelés. Les conditions ne sont plus les mêmes. Mais qu'importe, là n'est pas l'essentiel. L'essentiel est de bien chasser.

La vénerie du chevreuil, c'est avant tout la science du chien. Les cavaliers, invités à une chasse, doivent donc suivre pour observer les chiens et non pour se défouler en poussant des cris de sioux. Un équipage de chevreuil n'est pas un vautre. Et crier n'a jamais donné du nez aux chiens.

Ceux qui suivent en automobile doivent faire de même. Disciplinés, ils peuvent rendre de grands services tout en s'amusant. Inversement, ils peuvent fausser complètement les chasses.

Si les veneurs sont rares, les amateurs sont, par contre, de plus en plus nombreux, le maître d'équipage a donc un rôle bien difficile. Il soit s'imprégner de la philosophie du poème fameux de Kipling :

Si tu sais méditer, observer et  
[connaître  
Sans jamais devenir sceptique ou  
[destructeur...  
Si tu peux rencontrer triomphe  
[après défaite  
Et recevoir ces deux menteurs  
[d'un même front...]

Alors...  
Tu seras un homme, mon fils.

B. P. ■